

Zitiervorschlag: Armand de Boisbelean de La Chapelle (Hrsg.): "Article III.", in: *Le Philosophe nouvelliste*, Vol.2\003 (1735), S. 18-27, ediert in: Ertler, Klaus-Dieter / Fischer, Michaela (Hrsg.): Die "Spectators" im internationalen Kontext. Digitale Edition, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.5046

Article III.

Par la même

Du Mardi 5. au Jeudi 7. Juillet 1709

De mon Cabinet, le 6. Juillet

J'ai écrit à mon Frere, pour le prier de hâter son retour. Il en sentira toute la nécessité, quand il verra que je fais imprimer, sans réponse, les Lettres qui lui sont adressées, parce que je ne me sens pas assez forte pour y répondre. En voici une qui vint hier pour lui.

5. Juillet 1709

« MONSIEUR,

Vous ne pourriez rendre de plus grand service à la Societé qu'en la délivrant des Chucheteurs sans affaire & des Rieurs sans sujet. Puis que vous avez promis d'y travailler, je vous conjure, par tout l'amour que vous portez à votre Patrie, de ne pas abandonner cet Ouvrage. Il est toujours nécessaire, & à présent plus que jamais. Plusieurs autres incommoditez pourront finir avec la guerre ; mais il est fort à craindre, que les maudites engeances, qui causent celle-ci, ne se multiplient dans le temps de la Paix, & ne nous ravissent ainsi la moitié de ses plaisirs. Ce qui entretient leur sottise, c'est qu'ils se persuadent, je ne sai pourquoi, que ces Singeries les feront passer pour importants, & pour gens d'esprit. Faites-leur bien comprendre, mon cher Monsieur, qu'ils ne l'ont jamais été, qu'ils ne le sont point, & qu'ils ne le seront jamais ; qu'ils n'en imposent point au monde, & qu'ils ne lui en imposeront point quand ils vivoient dix siecles, & que leurs manieres, tout-à-fait indignes de l'Homme, considéré comme une Créature sociable, sont le plus grand fléau de la Societé. En faisant ceci, Monsieur, vous obligerez un plus grand nombre de vos Serviteurs ; qu'il n'en pourroit souscrire au bas de cette Lettre ? »

Du Caffé de White, le 6. Juillet.

Il y a des Hommes qui ne réussissent à se distinguer de leurs semblables, que par la fatuité avec laquelle ils étalent leur bien ou leurs impertinences. Ils ne disent pas un seul mot, & ne font pas un seul geste qui ne montre la petitesse de leur genie. Il n'y a point de jour où je ne le remarque, & cela me rappelle la definition que Wicherley a donnée des gens de ce caractere. Un Fat, disoit-il, est celui qui affecte si fort de faire l'homme de conséquence, qu'il paroît à tout qu'il ne l'est pas. Lorsque les Femmes se composent, pour se donner des airs de douceur, de gayeté, de rigueur, ou de vivacité, on lit, à travers leur contrainte, un dessein secret de satisfaire l'amour propre, & de se faire admirer. Le ton de leur voix, leurs petites façons, certains coups d'œil, tout l'annonce. C'est bien pis dans les Hommes. Prenez-en un qui soit dans les affaires. Vous le rencontrez dans la rue, & l'abordez civilement pour l'entretenir de vos intérêts. Il vous accoste le Chapeau sur la tête, & sans prendre garde que vous tenez le vôtre à la main, il vous laisse dans cette posture une demie heure. Il a fait de grandes reflexions sur la chose ; il vous fait part de ses considerations, & vous dit tout cela à voix haute. Les passans, qui peuvent l'entendre, s'attroupent pour savoir ce que c'est. Alors votre Homme s'avise qu'on l'écoute, & ne vous parle plus qu'à l'oreille. C'est pourtant toujours d'un air aiffairé. Pour tenir les curieux en haleine, il lui échappe de temps en temps, un *Mais*, un *Cependant*, un *Enfin*, qu'ils peuvent entendre, & qui sont suivis de grands airs de mystere. Les gens se

lassent du manège, & s'en vont. Il vous abandonne alors lui-même, content d'avoir appris à tout le monde qu'il est important, & que vous ne l'êtes pas.

Les gens de ce caractère ne sont jamais en secret qu'en public. Tel est certain Seigneur à qui ces manières ont fait donner le nom de *Nullepart*. Il ne voit point passer de Laquais, ou de femme de Chambre, qu'il ne coure leur demander comment se porte Mylord un tel ou Madame une telle. En Courtisan habile il s'approche respectueusement des Pages du Ministre, & s'informe d'eux mystérieusement s'il y a des Nouvelles. Pourvu qu'il sache qu'il y en a, peu lui importe de savoir ce que c'est, il est déjà dans la confidence du Prince. Il vous souffle à l'oreille que le *Conseil est occupé d'une affaire importante & que le temps nous apprendra ce que c'est*. Ensuite il fronce les sourcils, vous rappelle, & vous dit avec gravité, *au reste, Monsieur, le secret s'il vous plait. Vous voyez, bien que la chose est de celles qu'il ne faut pas divulguer. Cependant si vous en parlez, ne citez pas vos Auteurs, je vous prie ; car pour rien du monde je ne voudrais que l'on fût que c'est moi*. La farce est d'autant plus divertissante qu'il y a des momens, où il ne daignera pas vous dire ces riens-là tout riens qu'ils sont. Il faut, pour les lui arracher, ou qu'il soit de bien bonne humeur, ou qu'il vous ait vû parler avec quelques gens de conséquence. Autrement il passera près de vous, sans vous honorer d'un regard, ne prenant pas garde que ses Politesses sont des insultes, & que ses mépris vous obligent. Montrez-moi, si vous le pouvez, une Femme qui fasse, dans le monde, un plus petit personnage.

Puis que j'en suis sur ce sujet, qu'il me soit permis d'adresser la parole à un homme de cette espèce, & qui n'en est pas le moins remarquable. Te voilà donc, mon cher *Fredonnet*. Que tu me paroisses aimable, & quel plaisir n'aurois-je point de te peindre ! Mais que dirai-je d'un Homme qui est tout superficie ? Dis-moi donc ; comment tu veux que je m'y prenne ? Souhaites-tu que je te représente peignant ta Perruque, jouant avec sa Tabatière, ou faisant des minauderies ? Aimerois-tu mieux que je te fisse voir ouvrant la bouche, non pour parler, mais pour me faire admirer tes dents ? Ah ! Cruel, cesse de les nettoyer & de les blanchir. Veux-tu donc me faire mourir ? Oh ! que pour mon repos & pour le tien ne sont-elles déjà pourries ?

Peste soit de l'Original, je le plante là, & me tourne vers le Civil *Dameret*. Voilà ce qui se peut appeler un homme galant. Des saluts jusqu'à terre ! Des Complimens à perte de vue ! On diroit qu'il n'ose toucher la main que je lui présente. Mais à peine m'a-t-il accostée, qu'il m'a fait familièrement les mêmes questions que mon Apothicaire, & qu'il faut que je lui conte tous mes maux comme à mon Medecin, il est tout à fait sans conséquence. C'est lui qui va chercher les Accoucheuses & les Nourrices, lors que les Dames en ont besoin. Il en fait assez pour guérir les petits boutons qui leur sortent ou les égratigneures qu'elles se sont faites dans les occasions de cette importance, il se donne de grands mouvemens, & de peur que le savoir ne lui manque il va de maison en maison consulter ce qu'on y fait pour de semblables maladies. C'est ensuite un plaisir de lui entendre vanter les peines qu'il s'est données pour cette grande Cure. On ne peut moins faire que de l'en remercier. *Oh ! Madame*, vous dit-il avec une profonde révérence ; *vous pouvez toujours disposer de moi & de mes secrets*. Toute ma science, & tout mon crédit sont à votre service.

En faisant réflexion sur cet Etre superficiel, & si sérieusement occupé de ces bagatelles, il me paroît qu'après tout il se pourroit bien que l'on ne lui rendît pas une entière justice. Nous avons peut-être plus à nous en louer qu'à nous en plaindre, il y a de l'impertinence dans son fait, je l'avoue. Il nous dérobe des momens précieux, pour nous dire, ou pour nous faire fort mystérieusement des choses qui nous sont inutiles. Il est pourtant vrai que ces choses-là passent, dans son imagination, pour être importantes, & qu'il nous les croit utiles. Or si l'Équité veut que l'on juge des actions par l'intention de celui qui les fait, un homme qui nous sert de bon cœur, & de son mieux, quoi qu'il le fasse mal, & à contre-temps, ne mérite-t-il pas, de notre part, une certaine proportion d'estime & de reconnaissance ? L'obligé *Dameret* n'est donc pas tout-à-fait indigne de la faveur des Dames qui le connoissent ; car s'il ne leur a pas rendu des services réels, au moins a-t-il eu dessein de le faire, & croit-il sérieusement l'avoir fait.

Par la raison des contraires, & si nous devons quelque retour à une bienveillance inutile, il doit nous être permis de ressentir une malice impuissante Le Sr. *la Mouche* m'est insupportable par cet endroit. S'il est reçu dans les meilleures Compagnies, il faut s'en prendre à la corruption du siècle. Car pour lui rendre justice, il devoit être traité par tout comme un Coquin. Il est tout à la fois sot & méchant. Il vous parle hardiment de tout le monde, & il fait tout ce qu'on en dit dans la ville. Mais il n'en fait, & n'en dit que ce que la Médisance & la Calomnie en rapportent, il ne connoit les gens que par les mauvais endroits. Parlez-lui d'un grand Homme, il vous conte aussi-tôt quelque Anecdote qui en ternit la réputation. Vantez-lui quelque Belle. N'en fût-il aucun mal,

il chuchetera tout bas à quelqu'un, afin de laisser croire à la Compagnie qu'il en fait quelque chose. C'est une vraie Mouche, qui ne s'arrête que sur les endroits ulcerez, & qui manqueroit d'alimens si tout le Corps étoit sain. Vous le distinguerez entre mille par le frequent usage du *Mais*. Aussi ne me parle-t-on jamais de cet Homme que je ne me serve de son *Mais favori* contre lui-même. L'autre jour quelqu'un lui disoit, *Mlle DISTAFF a beaucoup d'esprit, elle est enjouée, elle est vertueuse, elle est bonne amie. Oui*, reprit-il aussi-tôt, *mais elle n'est pas belle*. L'impertinent ! On lui disoit ce que je suis, & non ce que je ne suis pas.

Au reste si l'on trouve quelques-unes de ces Feuilles Volantes froides & plattes, on avertit les Lecteurs que l'Auteur y entend finesse.